

L'avenir nous le dira

Alice M.

www.alicem.net

2025

There are certain queer times and occasions in this strange mixed affair we call life when a man takes this whole universe for a vast practical joke, though the wit thereof he but dimly discerns, and more than suspects that the joke is at nobody's expense but his own.

Herman Melville, « *Moby-Dick* »

Cela faisait plus de deux ans que je n'avais pas publié d'écrits personnels – et même près de quatre si on ne compte que les récits de fiction. Je m'y suis remis après avoir entendu une autre personne dire avec entrain qu'elle avait eu une idée de nouvelle. Je sais pas : ça a débloqué temporairement un truc en moi. J'ai alors ressorti une idée qui traînait depuis des lustres, et j'ai pas mal bourriné. Je dis « débloqué temporairement » car je me suis ensuite embourbé, et il m'a fallu des mois pour pondre une ébauche de fin. Un peu aidé par le dernier album de Bruit ≤, que je devais chroniquer et qui m'a remis dans l'ambiance adéquate, me voilà finalement.

Je n'ai pas forcément chômé non plus, ces dernières années. Voici l'occasion de voir si la rédaction de près de quatre-vingts

chroniques d'albums musicaux a affecté ma manière d'appréhender les nouvelles – c'est pas forcément le même délire !

Comme je l'ai dit, cette idée n'était pas récente. Ce qui est troublant, c'est à quel point son caractère exagéré a été atténué par l'actualité, en particulier par la démocratisation fracassante des intelligences artificielles génératives, au cœur desquelles se trouvent des notions probabilistes visant à trouver une suite logique à une situation. On peut également tisser des liens avec d'autres choses survenues entre-temps, comme une plainte contre Apple ou l'histoire des bipeurs piégés. Je me suis finalement retrouvé à faire une espèce de pamphlet aux relents presque complotistes. Le farfelu est souvent ce qui trace la frontière entre méfiance légitime et complotisme, mais cela devient flou dès lors qu'on tente d'anticiper les choses, et encore plus dans une écriture relativement récréative. Je me suis aussi mis à lire les bouquins de science-fiction Hyperion, et y ai trouvé d'étranges échos de ce que je pondais.

Dur de se motiver pour écrire, des fois. À des moments, je me disais : « Pourquoi est-ce que je m'inflige ça ? » Mais j'en ai eu marre de me retenir sous prétexte que de toute façon ça ne serait pas génial, et qu'il me faudrait, pour exceller, un entraînement intensif auquel je sais que je ne m'astreindrai jamais. De la même manière, j'ai parfois peur de traîner mon appareil photo de peur d'obtenir un résultat décevant. Ou peur de chanter. Si on ne veut faire que des trucs géniaux, on finit vissé à son lit, au mieux avec un livre, au pire avec un sommeil qui s'alimente lui-même.

*

* *

« Ah ; Monsieur Groflan ! Enchanté !

— ... "Glofran" », corrigeai-je.

Je me serais bien passé de cette poignée de main à la vigueur forcée, artificielle, mais que voulez-vous : ce n'était pas le moment de faire mauvaise impression, si je voulais obtenir un prêt respectable.

« Asseyez-vous, je vous en prie ! » enchaîna le conseiller.

À croire que sans cette offre explicite d'une infinie bonté, j'aurais dû rester planté comme un poireau.

S'ensuivit un pénible échange dont je vous épargne les détails – ça m'évitera de répéter une fois encore ces choses que ce foutu vendeur (il me coûte de qualifier ces zigotos de « conseillers ») m'a demandées alors que tout avait déjà été consigné dans un formulaire en ligne. Pour vous la faire courte, j'avais un plan pour fuir cette fichue ville, devenue insupportable en ce début de vingt-deuxième siècle, mais puisque les logements à la campagne ne se trouvent pas sous le sabot des chevaux qui y broutent, et que, si vous trouvez des clés sous un paillason, il y a des chances pour que ça ne soient pas les vôtres, eh bien il me fallait un petit coup de pouce financier.

Après avoir longuement fait mine de m'écouter, ponctuant ma plaidoirie d'imperceptibles hochements de tête, mon juge en costard-cravate reprit vie, pianotant avec désinvolture sur son clavier.

« Hum, hum ; très bien, très bien... On va voir ce qu'on peut faire... Voyons ce que dit mon assistant virtuel... »

— Normalement, ça devrait aller ; j'avais fait une simulation, avant de prendre rendez-vous...

— Oh oui, mais vous savez, ça reste une simulation, hein ; il y a certains... « critères » qui ne sont pris en compte que quand on s'attaque au dossier pour de vrai.

— Ah, oui, je suppose ; et puis, vous avez peut-être un peu votre mot à dire, aussi...

— Hum, oui et non ; ça dépend. En fait...

Au comble de l'anticipation, je me suspendis à ses lèvres, mais ce furent ses yeux qui, les premiers, délivrèrent un semblant de message. D'abord écarquillés comme pas permis, ils se plissèrent pour scruter l'écran d'ordinateur et y confirmer l'information qui avait amené ce changement d'attitude. Ma confusion ne fit que croître : j'aurais juré que le banquier avait réprimé à grand-peine un rire, voire une véritable explosion d'hilarité. Affichant, une fraction de seconde plus tard, un sérieux à l'épreuve des balles et même une certaine gravité, il m'annonça, avec toute la compassion qu'il était capable de feindre :

« Je suis désolé, Monsieur Gr. . . Glofran : nous ne pouvons rien pour vous.

— Comment ça, rien ?! m'étonnai-je devant ce revirement soudain.

— Nous sommes dans l'incapacité formelle de vous octroyer le moindre crédit que ce soit, à l'heure qu'il est, m'expliqua-t-il, comme s'il me disait qu'il n'y avait plus de gâteau à la cantine.

— Mais. . . C'est n'importe quoi ! J'ai quand même des revenus et un apport non négligeables, non ?

— J'en conviens, Monsieur, j'en conviens ! Mais le logiciel est formel. Pour certaines. . . raisons, nous sommes dans l'incapacité de. . .

— Quelles sont ces raisons ? le coupai-je.

— Il s'agit de secrets professionnels, Monsieur. Les divulguer pourrait amener à l'effondrement de cette belle entreprise, vous comprenez ? D'ailleurs, moi-même, je n'en connais pas tous les tenants et aboutissants – loin de là. Il y a des choses qui nous dépassent, conclut-il avec un léger haussement d'épaules.

— Eh bien, vous savez quoi ? Je vais aller voir une agence concurrente, en espérant qu'ils aient moins de secrets et de

trucs qui les dépassent, et en attendant vous pouvez bien aller vous faire voir. »

J'essayais de me montrer cinglant pour asseoir une autorité inventée de toutes pièces, mais n'en menais pas large. Je rassemblai mes quelques affaires tandis que l'homme répliquait de son ton détaché :

« Faites donc, faites donc; allez voir chez quelqu'un d'autre... »

J'étais déjà en train de passer la porte lorsque j'aurais juré l'entendre ajouter, très bas :

« ... Si vous parvenez jusque là-bas... »

Sur le coup, je n'y prêtais pas attention. D'ailleurs, je n'aurais su que faire de cette énième absurdité. Tout ce qui comptait à cet instant était de partir, de prendre un peu l'air; je me pencherais de nouveau sur mes projets financiers lorsque j'aurais regagné mon calme et un peu d'énergie.

Bon, pour la prise d'air, il allait falloir également attendre : ce qui n'était à mon arrivée qu'une vague aversé hésitante m'explosa à la figure sous la forme d'un déluge des plus impietables. Toute cette flotte reçue en pleine poire me réveilla, pour ainsi dire, et je réalisai que, dans mon emportement et ma volonté de faire de ma sortie un acte d'indignation militante, j'avais laissé mon parapluie dans l'entre des hyènes de la finance.

« 'tain, en plus vu l'heure c'est un coup à ce qu'ils me ferment au nez, ces cons... » râlai-je intérieurement.

Guère plus réjoui à l'idée de retourner là-bas après mon départ enflammé que devant la perspective de devenir une loque détrempée, je me fis néanmoins violence. Je me hâtai vers l'austère tour de verre et d'acier, bien décidé à ne pas laisser ces gredins me voler un parapluie en plus de mes rêves et de ma dignité.

Trouver les portes encore ouvertes m'apporta un soulagement tel que, toutes proportions gardées, j'en oubliai presque mes récentes déconvenues. À l'approche de mon maigre bien oublié, cependant, je m'arrêtai net : le fameux conseiller, toujours dans son bureau, y conversait manifestement avec un collègue, d'un ton autrement plus ouvert et enjoué que celui qu'il m'avait réservé. Un obscur réflexe, ou peut-être la peur innée d'interrompre quelque chose, me fit approcher la porte comme s'il s'était agi d'une proie susceptible de fuir à tire-d'aile.

« Et là, qu'est-ce que je vois ? s'esclaffait le banquier. Le mec, il allait se faire culbuter par un camtar quelques minutes plus tard ! Genre devant chez nous ! Et il aurait voulu qu'on lui crache des biftons, quoi !

— Haha ! Ouais bah c'est sûr que là. . .

— En même temps, c'est moi, aussi ; j'suis con : j'aurais dû regarder ses infos d'un peu plus près et annuler son rendez-vous. . .

— Boarf, ça arrive ; c'est un cas assez extrême, quand même, là, ton gusse. »

Ne sachant même pas s'il m'incombait de tenter de tirer un sens de cet échange, je me contentai d'enfin toquer à la porte. Une réponse timide mais prompte me parvint, et je m'introduisis dans la pièce. Je retins un « Le "gusse" a oublié son parapluie » ; en fait, je ne dis même rien du tout, laissant mes actions expliciter la raison de mon bref retour. J'allais partir – pour de bon cette fois – lorsque l'autre banquier, un moustachu à tête rondouillarde dont seul l'air fourbe l'empêchait d'être un total anachronisme ambulant, me lança :

« Vous nous avez entendus ? »

Décelant un soupçon de menace dans sa voix, je fis l'innocent :

« Non, enfin... pas vraiment. Vous aviez l'air de dire que quelqu'un était un cas extrême, mais à part ça... »

— Hum... Très bien. Vous comprenez, il ne faudrait pas que... »

— Ouais, ouais, je sais, m'impatientai-je. Des "secrets professionnels" et tout ; votre pote m'a déjà fait le même genre de topo il y a deux minutes. Allez, adieu, hein. »

D'un pas plus décidé que jamais, je repartis affronter la pluie, dûment armé cette fois. Ce n'est qu'après avoir passé les portes de l'immeuble et essuyé le gros de mon pic émotionnel que je pu m'interroger sur les paroles surprises dans les locaux.

« C'était quoi, cette histoire de camion ? Devant chez eux, ils ont dit... ? »

Alors même que ces mots me venaient, je réalisai que mon pied s'engageait justement sur la première bande d'un passage pour piétons. Mon esprit dressa quelques inférences dans l'urgence, et j'accordai un sursaut d'attention à mon environnement. Une foule d'informations déferla alors : la lueur verte du feu m'étant dédié, étrangement glauque à travers les rideaux de pluie battante ; une rumeur sourde, grandissante, sur ma gauche ; un appel d'air peu commun qui s'associait au vent pour tenter de m'arracher mon parapluie chèrement recouvré... »

Un instinct primaire m'imposa un brusque bond en arrière, avant même qu'un quelconque degré de compréhension ne naisse en moi. À peine mon corps eut-il le temps de s'étaler en désordre sur le bas-côté qu'un colossal poids lourd passa à plein régime, dans une débauche de bruit.

Soufflé, mes premières interrogations ne se portèrent pourtant pas vers le pourquoi du comment de la conduite folle du chauffeur, ni même vers le fait que j'avais bien failli y rester ; non : je repassai dans ma tête la conversation des banquiers.

Tout – sauf la raison, la vraisemblance – portait à penser non seulement que le conseiller savait ce qui aurait pu (aurait *dû* ?) m'arriver, mais aussi qu'il s'agissait là de la raison du brusque refus opposé à ma demande de prêt. Et s'il était somme toute raisonnable de renoncer à faire crédit à un condamné, la première de ces observations n'en restait pas moins mystérieuse. Enfin, la conscience de n'avoir dû mon salut qu'à un bref moment d'hésitation, engendré par le ressassement du conciliabule surpris *in extremis*, me faisait froid dans le dos.

N'étant plus à un détour près, je revins une nouvelle fois en arrière, mais ne trouvai que des portes closes. Je songeai un instant à questionner le service téléphonique, mais l'idée de m'escrimer face à une voix synthétique en proférant des accusations de prescience eût tôt fait de me dissuader. Ayant eu ma dose de contrariétés pour la journée (et de regards méfiants à force de secouer la porte de l'agence), je me remis en route pour mon humble logis où, je l'espérais, je pourrais profiter d'une soirée d'une rassurante platitude. Une dernière étrangeté fut qu'un robot postal croisé dans la rue sembla me suivre, voire s'interposer un instant, me toisant de ses yeux-caméras vides, comme pour m'ausculter.

« Allez, dégage ! » fis-je, pleinement conscient de l'inutilité d'une telle injonction, que je ponctuai en bougonnant :

« Putain, qu'est-ce qu'il branle ? Il a buggé ou quoi ? »

Le robot finit par entendre raison et reprit sa routine comme si de rien n'était, me laissant achever la mienne.

Trouver le sommeil ce soir-là fut une rude épreuve, mais mes ruminations ne s'avérèrent pas complètement vaines. Alors que je me demandais vers qui me tourner pour obtenir un avis extérieur sur ces événements troublants, parcourant mon répertoire téléphonique bardé de noms sur lesquels il m'était depuis longtemps impossible de placer un visage (et ne parlons même pas des surnoms ridicules sur lesquels je

ne pouvais placer de véritable patronyme), une lueur s'alluma dans mon esprit embrumé. « Bob » – ça, ça me parlait. Cela faisait belle lurette – depuis le lycée, en fait – que nous n'avions pas échangé. Toujours est-il qu'il n'est pas aisé d'oublier quelqu'un qui se pointait régulièrement en costard en cours, trimballait ses fournitures dans un attaché-case impeccable, et clamait à qui voulait l'entendre (c'est-à-dire à pas grand-monde) qu'il ambitionnait de devenir « le financier du millénaire ». Personne n'a jamais trop su d'où il sortait ce titre digne d'un mauvais manga, ni ce qu'il entendait par là ; il n'empêche qu'en dehors de ces élucubrations, c'était une personne plutôt agréable. Un bon vivant qui avait la blague facile et paraissait relativement inoffensif, en dépit de ses aspirations. Avec un peu de chance, me dis-je, il aurait exaucé son vœu et se souviendrait au moins vaguement de moi.

Ni une, ni deux, je lui envoyai un petit message. Ne me risquant pas à faire confiance à la saisie par influx neuro-naux étant donné mon état de fatigue, je dégainai exceptionnellement mes pouces et les mis au travail. Je ne m'étais cependant pas sur les détails, histoire de ne pas le faire fuir d'emblée. Ma missive numérique expédiée, je me couchai véritablement, partiellement apaisé par le fait d'avoir au moins commencé à agir.

Alors même que je somnais, mon iPhone, auquel j'avais exceptionnellement interdit le repos au cas où Bob fût un oiseau de nuit, m'avertit d'une potentielle réponse. Bien que ça ne pouvait guère être que lui à pareille heure, je n'en étais pas moins étonné de voir son nom sur l'hologramme de notification qui s'élevait au-dessus de ma table de chevet. Il me proposait de nous voir dès le lendemain matin, en bas de chez moi. J'envoyai le bref acquiescement automatiquement suggéré par l'appareil, et me laissai lourdement tomber sur mon oreiller

pour une troisième tentative d'assoupissement, réprimant une excitation naissante.

Le lendemain, à l'heure convenue, je me postai sur le trottoir, à l'affût. Les minutes passèrent, mais pas de Bob à l'horizon. Pas grand-monde, à vrai dire. Tout juste une sorte de touriste égaré dans une tenue tout sauf urbaine, et dont je détournai bien vite mon regard pour porter mon guet vers l'autre côté de la rue. C'est alors qu'on me tapota sur l'épaule, et je me retournai pour découvrir nul autre que ce fameux énergumène en chemise hawaïenne et tongs, qui s'avéra ne faire qu'un avec mon ami exhumé du passé.

« Bah alors ? On ne reconnaît plus son vieux pote Bob ?

— Ah, euh...

— Ouais, nan mais je sais : c'est les cheveux un peu plus long, ça me fait souvent ça. »

Là n'était pas forcément le problème, mais je n'avais pas le cœur à le relever. Autant passer directement aux mondanités.

« Comment ça va ? T'as l'air... décontracté.

— Oh, ça va ; je trace mon ch'min, quoi.

— Tu n'étais pas tellement adepte de ce type de look, à l'époque, lui fis-je remarquer dans le plus gros euphémisme de mon existence.

— Oh, ça ? fit-il d'un ton détaché en secouant les cocotiers de sa chemise entre le pouce et l'index. Bah tu sais, les costumes bien sérieux et tout, en fait, c'est marrant quand t'es au milieu de quidams, mais dès que tu commences à bosser là où c'est la norme, ça devient juste chiant. Pas top pour se démarquer. Et j'ai pas envie de laisser la masse brider mon talent, moi.

— Ça se tient, lâchai-je avant d'avoir pu déterminer ce qui se tenait ou non.

— Quel bon vent t'a poussé à reprendre contact comme ça ? T'avais l'air un peu inquiet.

— Hum... Marchons un peu ; c'est un peu chelou donc je ne me sens pas trop de tout déballer là, planté comme un clampin à la vue des passants.

— 'kay. »

Je profitai de ces quelques pas au hasard des rues pour recoller les wagons, tâchant également de déterminer s'il me serait possible de trouver un quelconque soutien en Bob ou de tirer de lui des informations.

« Si je pige bien, tu es en bonne voie pour atteindre ton but ? T'es dans la finance ?

— En gros, ouais. Mais un poste pas forcément si fou.

— Hum, OK ; parce qu'en fait, je pensais que tu pourrais m'éclairer sur un truc... »

J'entrepris alors de lui conter cette étrange journée où un obscur employé de banque avait bien failli prédire ma mort brutale. Si Bob s'autorisa quelques questions au début du récit, ses traits et sa bouche se fermèrent au fur et à mesure que je m'enfonçais dans la bizarrerie. Une fois mon histoire achevée, Bob était méconnaissable, et jetai des regards alentour avec méfiance.

« Et donc voilà, quoi, conclus-je, on aurait dit que le mec savait, et même qu'il avait via son ordi un truc pour prédire l'av... »

Bob ne m'accorda pas le loisir d'achever cette phrase. L'air dorénavant passablement horrifié, il venait de me tirer de force dans un interstice ménagé entre une laverie et une agence immobilière.

« Shhh ! Balance pas des trucs comme ça à l'arrache dans la rue ! Surtout avec moi ! »

J'aurais juré qu'il suait. À la fois étonné par cette réaction en apparence excessive, et excité en constatant qu'il savait manifestement, comme je l'espérais, quelque chose, j'attendis qu'il daigne développer son propos ou me transmettre une

consigne quelconque. Il n'en fit rien dans l'immédiat, mais m'invita d'un signe de la main à patienter. Il extirpa alors, sans un mot, une curieuse petite boîte noire allongée de sa poche, et y glissa son IPhone, puis me confia une boîte identique et m'intima de l'imiter. Sur ces entrefaites, il souffla un coup, comme soulagé d'un poids qui avait placé sa respiration en suspend.

« Pfouf! fit-il, toujours sur la retenue concernant le volume. On devrait pouvoir au moins un peu causer, maintenant. Mais faisons quand même gaffe. »

M'enjoignant de continuer notre chemin, il se mit néanmoins à scruter les environs à la recherche de je ne savais quoi.

« Hum. . . Ah, là! Viens, tu vas voir ; j'veis t'montrer. » lâcha-t-il enfin.

Il bifurqua et s'avança, d'un pas constant, en direction d'un robot ménager municipal. Ces espèces de grosses boîtes à hamburger sur pattes ou roues, privilégiant l'efficacité (et la résilience face aux actes de vandalisme) à de quelconques notions esthétiques, avaient progressivement été déclinées en robots verbalisateurs, agents de circulation, ouvriers de travaux publics, facteurs (j'en avais fait les frais la veille), en sus de leurs précurseurs dédiés aux basses tâches de nettoyage, dont un spécimen, affairé à l'ingestion de déjections canines, se trouvait dorénavant juste devant nous. Alors que le robot achevait sa besogne par un lessivage localisé du sol afin d'effacer toute trace du méfait, Bob repris soudain son air énergique et, se tournant vers moi, clama ostensiblement :

« Au fait, j'ai depuis longtemps pour rêve de faire pousser des brocolis sur mon toit, mais ça demande de gros aménagements ; j'ai pas trop les moyens pour le moment !

— Ah, euh. . . Ah bon ? » fis-je, pris au dépourvu.

Pas le temps de rester consterné : Bob avait déjà repris sa marche, et s'éloignait du robot. Je lui emboîtai le pas, sans

explication ni autre choix. Une fois une certaine distance parcourue, j'entrepris de le questionner :

« Euh... C'était quoi, cette histoire ? »

— Si tu n'as pas déjà compris, ça ne devrait plus trop tarder. Je crois savoir où aller pour la seconde phase de ma petite démonstration. »

Devinant que je ne tirerais rien de plus de Bob avant l'heure, je m'en remis à sa volonté, et nous déambulâmes en silence quelques minutes.

« Là ! finit-il par s'exclamer, me faisant presque sursauter, enfoui comme j'étais dans des réflexions sur la situation. Regarde ! »

Nous nous trouvions face à un établissement bancaire, dont la devanture était dotée de panneaux lumineux nous perçant la rétine. Leurs messages tapageurs vantaient les bienfaits des services offerts par les maîtres des lieux. Nous attendîmes quelques temps, voyant défiler devant nous plusieurs de ces réclames rivalisant de vacuité, quand soudain, l'une d'elles me fit hausser les sourcils :

DES ENVIES DE BROCOLIS PERCHÉS
SUR UN MAGNIFIQUE TOIT-TERRASSE-POTAGER ?

N'ATTENDEZ PLUS !

AVEC LE CRÉDIT ÉCO-AMÉNAGEMENT,
VOTRE RÊVE EST À PORTÉE DE PIOCHETTE !

Je contemplai un temps le panneau, relisant ce texte irréel, clignant des yeux. La myriade de picoLED indécrites laboura mes malheureux photorécepteurs, imprimant durablement chaque lettre dans mon cerveau. Lorsque le message laissa finalement place à un autre, plus générique, je me tournai face à Bob, qui me regardait déjà, n'attendant que ma réaction, mais m'invitait, d'un index devant ses lèvres, à la différer. Il

arborait une mine ambiguë, entre la satisfaction d'un trublion qui voit son plan se dérouler sans anicroche et la douleur de celui qui *sait* – mais qui peut enfin partager.

Une fois à l'écart dans une ruelle ombragée, il se fit plus loquace.

« Tu te doutais probablement déjà – qui n'y songe jamais ? – que nos IAPHONES et autres appareils personnels collectent pas mal d'infos ; mais en fait, c'est loin de s'arrêter là, et il faut compter aussi avec les caméras qui traînent un peu partout. Et puis, comme tu viens de le voir, même des trucs à la con comme les robots cantonniers nous fliquent. Et encore, même moi, je ne sais probablement pas tout, alors imagine... »

– Et c'est utilisé par les banquiers ?

– Oui et non. Pas en l'état. Ça passe dans une moulinette qui fait des calculs de probabilité, déjà. Avec les progrès en IA, sans parler des supercalculateurs qui torchent ça en deux-deux (si on est pas trop regardant sur la facture d'énergie... ou qu'on sait que ça en vaudra la chandelle, quoi), ils peuvent agréger tout ce bordel, et obtenir des prédictions sur un peu tout et n'importe quoi.

– “Ils” ?

– Bah les “élites”, quoi. Les mecs qui gèrent nos thunes et vaguement les questions politiques, aussi. Pour ça que je suis au courant : j'ai un pied (et demi ?) là-dedans, tu vois.

— Mais tu vas pas te faire défoncer pour m'en avoir parlé comme ça ?

– Pourquoi tu crois qu'on essaye de se planquer depuis tout à l'heure, avec les boîtes de confinement d'IAPHONE et tout le bordel, gros nigaud ?

— Ouais, mais quand même...

— J'en ai un peu marre de ce système chelou ; je crois que j'avais besoin... de me décharger un peu. Surtout que tu as été niqué par ça toi-même, quoi... Et attends, tu sais pas le

pire : des fois, ils se font des couilles en or en vendant ces fameuses projections à des classes sociales un peu inférieures. Les mecs, on leur refile ça comme des « conseils » à travers des cabinets un peu bidons, et après ils se disent que ces cabinets sont au taquet et en redemandent.

— Putain.

— Et dans le tas, il y a potentiellement des truands. On est pas trop regardant du moment qu'ils y mettent le prix... et la bouclent.

— J'imagine...

— Bref, voilà ; c'est du gros enfumage, à l'échelle de plusieurs pays qui ont progressivement mis ça en place.

— Ça semble ouf que ça ne soit pas plus connu, que les gens n'aient pas pété un câble et tout.

— Bah tu sais, les mecs, ils ont acheté un peu tous les médias et ils ont des liens avec les géants du web. Et puis, les États, je t'en parle même pas. Quand il s'agit de gérer le comportement des gens, eux...

— Bah ouais enfin bon, quand même...

— Je te l'accorde : il doit y avoir deux ou trois trucs qui nous échappent. Et j'espère qu'on ne va pas en faire les frais maintenant que je t'ai balancé la purée... »

Lui qui m'avait paru si décontracté jusqu'alors laissait dorénavant filtrer une réelle inquiétude, voilant le soulagement manifeste de celui à qui il tardait de se confier. Alors que nous nous remettions en mouvement, il ne cessait de projeter son regard de tous côtés. Soucieux de rétablir une atmosphère plus neutre, je proposai :

« On fait quoi, maintenant ? On se choppe quelque chose à bouffer ? »

— Hum, si tu veux. Je connais un truc pas loin. Mais fais gaffe en chemin, quand même. »

Bon, la détente, ça n'était pas pour tout de suite, donc. Moi qui ne me sentais initialement pas tant en danger même après ces surprenantes révélations, je commençais à me trouver affecté par l'attitude de mon ami – comme convaincu sans l'ombre d'une parole, contaminé par sa méfiance soudaine. Hélas, la suite des événements devait nous prouver le bien-fondé de ces craintes.

Alors que nous arpentions une rue quasiment déserte, une détonation soudaine, extrêmement proche, nous arrêta net. Difficile de faire autrement : l'explosion avait trouvé sa source, au moins en partie, dans mon sac, et m'avait projeté au sol. Un réflexe primaire me fit plaquer les mains sur les oreilles – trop tard, évidemment –, comme par anticipation de répliques qui ne survinrent jamais. Ceci ne m'empêcha pas d'entendre Bob grogner à mes côtés :

« Putain ; nique sa mère ! »

Je me tournai péniblement, et découvris qu'il n'y avait pas eu une mais deux déflagrations simultanées, l'autre ayant pris place, selon toute apparence, au niveau de la cuisse de mon acolyte.

« Les Iaphones ! expliqua-t-il tant bien que mal entre ses dents, tentant de se relever. J'aurais dû m'en douter !

— Ah, putain. Tu crois que tu vas pouvoir marcher ? Attends, euh... Faut qu'on trouve quelqu'un pour appeler les secours !

— Non ! Surtout pas ! Ils n'attendent que ça pour nous chopper. D'ailleurs, ils ne doivent plus être très loin... Faut qu'on se tire !

— Mais... Ça va aller, toi ? demandai-je, faisant presque autant référence à ses tongs qu'à sa blessure.

— Les boîtes de confinement ont atténué le choc. Elles sont aussi un peu faites pour ça, mais jusqu'à maintenant je pensais que cet aspect-là était juste de la paranoïa... »

Je lui offris mon épaule et nous commençâmes à claudiquer sans que je sache trop dans quel but ni avec quel espoir. Je tâchai de nous extraire de cette rue où des badauds, attirés par le fracas, s'infiltraient – avec potentiellement, dissimulés parmi eux, des poursuivants décidés à nous faire taire, ou pire encore : nous faire parler.

La rue que nous nous évertuions à désertter se trouvait tracer la parallèle d'une voix rapide aux innombrables couloirs, située en contrebas. Le hasard nous fit déboucher face à un pont qui traversait ce fleuve d'asphalte aux émanations tonitruantes. Apercevant du monde de part et d'autre de l'embouchure de la passerelle, je décidai de nous engager sur cette dernière. Bob, encore hagard, me laissa orienter la marche sans réellement exprimer son accord ou ses doutes. Une sorte de confiance aveugle s'instaurait entre nous, par la force des choses – pour le dit de ne pas nous sentir dépossédés de tout.

Dans le chaos que représentaient nos pensées, et entourés par le rugissement indifférent des véhicules, le pont me semblait interminable. Ma vision, réduite à un tunnel obscur, ne percevait plus que ce trottoir qui n'en finissait plus de s'élever. Le poids de Bob sur mon épaule me clouait à cette réalité où tout s'écroulait, et sa blessure nous imposait une insoutenable lenteur. Des tapes dans le dos mirent fin à cet état de focalisation forcée : de sa main à l'aide de laquelle il se tenait à moi, Bob m'alertait avec panique. Il me souffla :

« Putain, là, de l'autre côté, en face, il y a un mec chelou ! Fais gaffe ! »

Je jetai un regard aussi discrètement que possible, mais notre procession boiteuse et sanguinolente devait se voir comme un nez cassé au milieu d'une figure. À peine pire, cependant, que l'individu que j'aperçus alors, et que je supposai sans trop prendre de risques être celui vers lequel Bob souhaitait attirer mon attention. Avec son costume trois pièces et ses

lunettes noires, on aurait dit un antagoniste dans un antique film d'espionnage qui aurait mal traversé les générations. L'homme en noir furetait ostensiblement, avançant d'un bon pas en faisant la girouette. C'était un miracle que, à la faveur d'un trafic routier soutenu qui obstruait sa vue, il ne nous eût pas encore repérés. . . En supposant qu'il nous cherchait. Je n'étais pas certain de vouloir vérifier.

Je devais hélas découvrir sans trop tarder que nos intuitions combinées étaient fondées : dès lors que l'individu nous localisa, ses yeux masqués derrière les verres teintés ne nous lâchèrent plus, excepté pour guetter une occasion de traverser les voies. Alors que je me disais que les choses pouvaient difficilement empirer, je réalisai tout d'abord que l'homme apprêtait furtivement une arme de poing, puis qu'une espèce de clone de celui-ci s'engageait au pas de course sur le pont, nous suivant littéralement à la trace – le sang encore chaud de Bob ponctuant le chemin. Il serait sur nous sous peu, sous réserve que nous échappions à son collègue, qui semblait décidé à en découdre.

Un accroissement de la tension dans la main de Bob me fit comprendre que sa perception de la situation était aussi sombre que la mienne : nous étions coincés. L'espace d'une poignée de secondes qui semblèrent s'étirer à l'infini, nos regards oscillèrent entre les deux menaces qui s'affichaient si ouvertement devant nous, tandis que nos esprits s'orientaient vers les potentiels dangers invisibles que nous étions amenés, malgré nous, à imaginer. La panique écrasait en moi tout embryon de plan avant qu'il ne pût évoluer en quoi que ce fût de concret. Un faisceau de lucidité finit néanmoins par percer cette brume qui m'attirait vers le néant : je constatai soudainement que Bob, bien que guère mieux loti que moi, amorçait un mouvement et m'entraînait dans son sillage. Nous nous

retrouvâmes campés contre la balustrade avant que je puisse comprendre ce qui se profilait.

Une crainte nouvelle me fit fixer Bob en écarquillant les yeux :

« Euh... Attends... »

— Mec, ils savent déjà tout ce qu'on peut faire, plus ou moins. Les probabilités sont de leur côté. Si on agit de manière... normale, ils vont nous coincer. D'ailleurs, c'est ce qu'il s'est passé, là.

— Ouais, mais... »

Je risquai un coup d'œil à travers la route. L'homme, toujours incapable de traverser sans créer une cohue magistrale, relevait lentement, discrètement, le canon de son arme. La sueur perlait sur ma nuque, et la course effrénée n'en était pas la principale cause.

« Shh! Écoute-moi! Il nous faut miser sur l'improbable. Un truc grotesque, un coup de bol. J'vois qu'ça. »

Plus le temps de réfléchir. Avec une impulsion lente mais ferme, usant de ses dernières forces, Bob bascula délibérément, à reculons, par-dessus la barrière, m'invitant de son bras à l'imiter. Bon gré mal gré, j'obtempérai.

Je senti l'air se distordre alors qu'un coup de feu retentit et que le projective nous frôlait, notre tragique pirouette offrant un étrange et fragile salut. Tous mes sens se brouillèrent alors que, tête renversée, Bob perdant peu à peu contact avec moi, nos membres flottant comme autant de chiffons, je fus ébloui par le soleil et fermai précipitamment les yeux. « C'est peut-être mieux, pour attendre la fin... » eu-je le temps de songer au milieu du vacarme des véhicules qui, encore insouciant, continuaient de gronder partout autour de nous – mais dorénavant surtout en notre futur point d'impact, qui s'approchait impitoyablement.

Le choc se fit sentir plus tôt que prévu, mais surtout plus mollement. J'effectuai un roulé-boulé désordonné avant de heurter une paroi peu transigeante. Secoué, je réalisai que nous avions rejoint la cargaison d'un camion qui passait par là. Nous ne sûmes jamais de quoi ce chargement était composé, mais, si on en croyait nos os intacts, cela devait être du matériel de literie, ou quelque chose d'apparenté.

Je risquai un regard par-dessus la ridelle ; nos assaillants se détournèrent tout juste du rebord du pont, peut-être soucieux de préserver le peu de discrétion qu'ils pouvaient encore sauver après cette débâcle. La distance grandissante me privait du luxe d'évaluer l'expression de leurs visages, mais leur frustration et une certaine hâte transparaissaient nettement dans leur gestuelle.

Secouant vivement la tête pour me rappeler au présent, je demandai des nouvelles de Bob, qui me les donna sans détours :

« Putain, avec ma cuisse toute niquée, je me serais bien passé de ces cabrioles à la con, là... Mais bon, on va pas s'plaindre, hein.

— J'avoue. Mais on fait quoi, maintenant ?

— On fait profil bas pour pas être déchargés comme des merdes à un endroit trop foireux. Et après...

— Après ? C'était surtout ce point qui m'intéressait...

— J'ai des contacts qui organisent une espèce de... résistance. J'avais jamais voulu me mêler à ces machins, mais là on y est déjà mêlés jusqu'au front, donc bon...

— Une sorte de cavale, donc.

— T'as mieux ? fit Bob, laissant entendre davantage de fatigue que de réel agacement à mon encontre.

— J'ai rien du tout, mec », admis-je.

C'est ainsi que, portés vers l'horizon comme des détritiques dans une benne, et pourtant peut-être plus humains que nous

ne l'avions jamais été, nous tombâmes dans un silence pensif, que notre respiration haletante, noyée dans le tumulte urbain, ne parvenait à troubler. Ce qui nous était réservé, ce que nous pourrions ou non accomplir, seul l'avenir nous le dirait.